

## LEÇON DE CLÔTURE



Michael Edwards  
titulaire de la chaire  
*d'Étude de la création  
littéraire en langue  
anglaise* de 2002 à 2008

Le professeur Edwards a donné sa dernière leçon le 3 avril 2008.

*Leçon disponible en vidéo, page du Pr Edwards*  
[www.college-de-france.fr](http://www.college-de-france.fr)

## Une leçon d'ouverture

Lorsque je suis entré au Collège de France, je voulais que ma chaire soit la première chaire d'anglais, créée au moment où un anglo-américain dénaturé met en péril les autres langues, comme il menace l'anglais des anglophones, et où il importe de regarder de près la littérature, qui révèle et qui développe sans cesse les ressources naturelles de la langue. Je voulais surtout qu'elle soit une chaire de poétique, l'occasion d'étudier, de l'intérieur, la création littéraire. Ayant beaucoup de choses à comprendre et à communiquer, j'ai décidé aussi de faire chaque année, non pas un cours et un séminaire, mais deux cours.

Cet enseignement s'est fondé sur une conviction qui m'accompagne depuis toujours, que la réflexion sur la littérature avance grâce à un va-et-vient entre la recherche fondamentale et l'expérience d'une profusion de détails, entre une aspiration vers les grandes lois et une attention vive et inlassable donnée aux petites choses qui sont « chacune un monde » (Proust). Ne suffisent ni une théorie littéraire fonctionnant comme une discipline autonome inapte à éclairer les œuvres en particulier, ni des analyses qui, ne visant pas le fond de la question, n'aident pas à examiner

l'être même de la poésie, du récit, du théâtre. Puisque « théorie » ou « critique » littéraire sont des termes inadéquats, je suis tenté de leur substituer la « spéculation littéraire », afin de conjuguer la considération générale, l'espionnage (une des acceptions de *speculatio* en bas latin) par lequel on se glisse dans l'œuvre et dans le geste créateur, et la conception de l'essai comme le miroir (*speculum*) de l'œuvre, une réflexion qui la réfléchit. Il convient, en effet, de rapprocher autant que possible la pensée *sur* la littérature et la pensée *en* littérature : une pensée en acte, la mise en œuvre de l'ensemble du corps-esprit dans une situation qui évolue, un savoir qui se cherche et s'incarne, un vécu *inventé* (découvert, imaginé) et formé par le langage. Il convient aussi d'écouter la littérature plutôt que de la lire. Nous la lisons avec nos attentes, nos façons de procéder, nos grilles d'interprétation, en effaçant la voix de l'œuvre, sa singularité et sa vie, alors qu'en l'écoutant, nous pouvons nous rappeler le jeu des étymologies (latine et germanique) dans *sens*, qui permet de croire que la signification d'une œuvre passe par le dynamisme du corps et qu'elle n'est pas une idée qui priverait l'œuvre de son mouvement, mais la direction que l'œuvre dessine.

Une des questions posées par les cours, que l'enseignement au Collège m'a amené à préciser, concernait la finalité de la littérature, son *œuvre*, ce qu'elle accomplit. Un cours sur « Shakespeare et la tragédie », par exemple, chercha à montrer que ses pièces tragiques sondent une contradiction entre l'éclat de la vie et le désastre de la mort – qui n'est pas simplement une notion surgie à la fin de la Renaissance ou une caractéristique du théâtre baroque, mais qui existe au cœur de notre condition – en s'efforçant de la dépasser par une nouvelle expérience de l'être durement gagnée, sans rien atténuer de la terreur ni de la pitié d'un monde malade. Dans un cours sur « Molière et la comédie » (qui faisait suite au cours sur les comédies de Shakespeare que j'avais donné dans le cadre de la Chaire européenne), une nouvelle écoute de son théâtre mit en évidence la centralité et la profondeur existentielle de la farce et de la comédie-ballet, discerna dans les comédies « sérieuses », non pas des drames sombres et des satires sans pitié, mais la recherche comique et émouvante d'une nouvelle connaissance de soi et d'une conversion de l'être, et y trouva avant tout la création d'un rire généreux et libé-



rateur qui aperçoit la plénitude d'un monde au-delà du malheur. Un cours sur « Shakespeare : le poète au théâtre » traça une poétique du théâtre comme un rêve, un simulacre, une fiction qui s'incarne dans des faits (comédiens, costumes, décors) eux-mêmes fictifs et qui constitue le lieu et le temps où tout change et peut continuer de changer. Il offrit également une poétique du poète-dramaturge qui abandonne la poésie lyrique pour une poésie multipersonnelle, en s'aventurant dans la parole et la conscience d'autrui, afin de redéfinir l'expérience de l'être au niveau de la création littéraire. Dans ces cours, comme dans tous les autres, l'examen de nombreux actes d'écriture souligna la présence de l'*anaktisis*, du renouvellement du monde par un langage lui-même renouvelé en vue à la fois d'atteindre et de transformer ce qui est.

Une autre question (déjà abordée dans le cours sur « Racine et Shakespeare » quand j'occupais la Chaire européenne) porta sur la spécificité de la poésie anglaise et de la poésie française et sur ce que l'on apprend, à les conférer, quant au projet même de la poésie. Un cours sur « Le génie de la poésie anglaise » identifia certaines caractéristiques : une grande confiance empirique devant le corps du monde qui conduit à célébrer le trivial et l'ex-

centrique et à relier le transcendant et l'ordinaire, une hétérogénéité de perspectives et de tons à l'intérieur du même poème, une tradition incessante de longs poèmes de premier ordre et de traductions parfaitement réussies en tant que poèmes anglais, caractéristiques qui sembleraient procéder de la nature consonantique, fortement accentuée et avant tout pragmatique et hybride de la langue anglaise. Un cours sur « La poésie française et la recherche de l'être », qui observa le génie de la poésie française sous cette perspective essentielle, nota, entre autres choses et malgré les multiples exceptions, un jeu savant entre les objets, les sensations et les abstractions, dans une expérience simultanée du sensible et de l'intelligible qui privilégie néanmoins celui-ci, et une organisation du poème qui rappelle la netteté avec laquelle la syntaxe du français organise une phrase. Pendant deux semaines le cours fut transformé en séminaire, pour que deux poètes, Yves Bonnefoy et François Cheng, donnent leur propre point de vue.

Il me fut agréable aussi de mettre en valeur certaines œuvres où les deux littératures se croisent ou se rencontrent : poèmes médiévaux bilingues, *Voyages* de Mandeville, écrit en anglo-normand dans les années 1350, poèmes français de John Gower, poèmes anglais de Charles d'Orléans.

Une troisième question visa les rapports entre la littérature et divers éléments fondamentaux du vivre. « La poétique en questions » examina, dans cette optique, le mal, le plaisir, la mémoire, l'imagination, le changement, l'illusion et, intra-muros, les connexions entre poésie et théâtre, poésie et récit. Deux autres cours

débordèrent le cadre de la littérature pour faire intervenir aussi la philosophie, la peinture et la musique. « De l'émerveillement » évalua le rôle de la littérature, de l'art et de la pensée dans l'éveil de cet acte de conscience salutaire, en suggérant un autre travail à effectuer, sur la connaissance *transitive*. « Le bonheur d'être ici » précisa leur rôle dans l'expérience de l'*ici*, du maintenant, en ouvrant, lui aussi, un autre champ de réflexion, sur les rapports éclatés, mais peut-être réconciliables dans le *twob*, entre le bon, le beau, le vrai et le réel.

Il me semble appartenir au Collège de France depuis longtemps, une première conférence en 1986 ayant été suivie d'une participation aux colloques annuels animés à la Fondation Hugot par Yves Bonnefoy. Comme nous tous, j'apprécie fortement le caractère unique du Collège, qui s'organise pour faciliter notre travail (le Collège vit des publications et découvertes de ses professeurs), et qui attire des auditeurs attentifs et stimulants – dans mon cas : poètes, romanciers, traducteurs, gens de théâtre, écrivains de tous bords et artistes en plusieurs disciplines, à côté des spécialistes de diverses littératures, quelques étudiants et doctorants, et ce grand public cultivé et curieux dont la France peut s'enorgueillir. Sans oublier l'accord avec France Culture, qui nous permet de parler à un auditoire encore plus étendu. C'est peut-être avant tout par la *parole* où il demande que nos réflexions aboutissent en premier lieu que le Collège de France nous encourage à étudier autrement, à rechercher une sagesse au-delà du savoir, et à reconnaître la résistance de ce qui nous dépasse, la fragilité de nos idées et l'exubérance du possible. ■

